

Un nouvel Empire du Mal?

ÉTIENNE BIENVENU

L'Occident ne sait plus où donner de la tête. Les États-Unis surtout, avec leur Pentagone et leur Hollywood, se cherchent de nouveaux ennemis pour canaliser leurs ardeurs patriotiques. Tout était si simple pendant la guerre froide: il n'y avait qu'un seul empire du mal, l'URSS, agressif, puissant et dangereux; tous les coups étaient permis pour enrayer cette menace contre la civilisation. Depuis la fin du communisme en Europe, les tenants du « Big Stick » doivent se contenter de combattre de petits régimes du Moyen-Orient, les mafias internationales, italiennes ou russes, les cartels de la drogue, l'IRA, etc.: des ennemis trop petits pour justifier une intervention massive (à moins qu'ils ne s'énervent vraiment trop comme l'Irak en 1990). De plus, intervenir contre des organisations internationales est infiniment plus complexe qu'envahir un pays. Prenons par exemple la mafia: comment l'enrayer quand l'ennemi a déjà infiltré les États-Unis

mêmes, souvent jusque dans le gouvernement. Que faire alors? Attendre que le mal ne lève de nouvelles légions.

En ce moment, la Chine amorce une nouvelle « longue marche » de 12 ans pour réfor-



mer son système politique. Elle veut donner plus de pouvoir à son

parlement pour que la Chine devienne enfin un état de droit et que les décisions importantes reposent moins sur les épaules d'une oligarchie officielle, mais soient prises dans le respect des lois et de la constitution chinoises. Il ne s'agit pas ici de vœux pieux, mais bien d'un réel projet de réforme issu des hautes strates du Parti Communiste. Normalement cette nouvelle orientation devrait rassurer quelque peu l'Occident quant aux intentions politiques chinoises. Espérons que ça soit le cas, car certaines publications américaines, britanniques et françaises concernant les questions de politique et de défense internationales, ne cessent de s'inquiéter au sujet du danger potentiel que représente la Chine. Par exemple, le « World Policy Journal » américain présente deux écoles de pensée bien distinctes. La première voit la montée en puissance de la Chine comme une menace potentielle, comparable à celle

que représentait l'URSS il y a 50 ans. Des stratégies de « containment », d'endiguement, sont envisagées pour freiner des ambitions potentiellement belliqueuses. Par endiguement, on entend des accords d'alliance politique avec les états voisins de la Chine tels le Viet-Nam et la Corée du Sud, et une présence et des interventions militaires qui peuvent aller jusqu'à des occupations ou de réels combats. Bref, « The Cold War part II ».

La deuxième école de pensée à ce sujet n'est pas aussi alarmiste. Elle reconnaît par contre que le vide politique créé en Asie du Sud par le retrait des forces américaines des Philippines, et le refus du Japon de s'investir politiquement, laissent la voie libre à une affirmation de la Chine dans cette région. Reste à savoir si la Chine possède la volonté et surtout les moyens de le faire et de menacer les positions occidentales. Jouissant d'une puissance terrestre indéniable, la Chine ne possède par contre presque rien en

terme de flotte armée ou de technologie qui pourrait rivaliser avec les forces américaines. Des moyens économiques comme des accords commerciaux et des investissements de capitaux occidentaux en Chine semblent pour ces analystes des moyens beaucoup plus efficaces et surtout plus rentables de prévenir des affrontements regrettables.

Il est difficile de prévoir quelle sera l'attitude prise par les pays occidentaux, les É.-U. à leur tête. Tout dépendra de la façon dont la Chine se comportera. Un géant économique est toujours craint, mais respecté. Il n'en faudra certainement pas beaucoup pour que la Chine ne devienne le nouvel Empire du Mal aux yeux des Occidentaux en mal de « bonne vieille guerre ». Un ou deux faux pas diplomatiques, une intervention militaire de trop, d'un côté comme de l'autre, et je crois que nous allons être bons pour la suite de la Guerre Froide.

FORCES ARMÉES: UNE RÉFORME DILUÉE

PATRICK PRIMEAU

Afin de redorer le blason des militaires canadiens ainsi que de restaurer la confiance de la population envers ses forces armées, le ministre de la défense, Art Eggleton, a dévoilé mardi dernier un rapport contenant diverses résolutions que le gouvernement fédéral appliquera prochainement pour réformer l'armée canadienne. Ces mesures furent élaborées à la suite d'une série de recommandations provenant d'experts impliqués dans la Commission d'enquête sur la Somalie qui s'est achevée en juillet dernier. Cette investigation voyait le jour après la découverte des incidents disgracieux par des casques bleus canadiens lors de leur mission de paix en Somalie. En effet, ces gestes, pouvant être qualifiés d'inacceptables et d'immoraux, auraient même causé la mort de deux personnes au cours de cette intervention militaire. Pour justi-

fier davantage le développement de la Commission, le gouvernement avait mis la main sur des images montrant certains soldats canadiens lors de leurs rituels d'initiation où des recrues étaient maltraitées et humiliées devant leurs confrères. Mais où est passé l'éthique ainsi que le respect d'autrui dans nos forces armées?

Dans le rapport de monsieur Eggleton intitulé « Une volonté de changement », nous pouvons constater qu'une série de nouvelles mesures sera appliquée afin d'élever (peut-être, qui sait?) les militaires canadiens à un niveau plus respectable, voire même vertueux. Après tout, ces soldats et ces officiers de l'armée canadienne devraient, et doivent être, les défenseurs de la liberté, de l'égalité et de la paix à l'échelle mondiale. Par ailleurs, on doit admettre, sans les dénigrer pour autant, que leur utilité ne se limite tout de même qu'à des missions de paix dans des pays

ravagés par la guerre et que tous les citoyens canadiens espèrent qu'ils représenteront bien leur pays en projetant une image saine, tout en effectuant leur travail dignement.

Au départ, cette réforme se veut très pertinente en soi mais en réalité, elle ne corrige pas le cœur du malaise militaire. Car même si la réforme prévoit la création d'un poste d'ombudsman qui permettra aux soldats d'être entendus sans craindre des représailles, et même si des comités officiels seront mis sur pied afin d'améliorer le processus de sélection des haut gradés et de s'assurer que les officiers aient plus d'informations avant leurs missions, sans oublier le fait que les nouvelles recrues devront se comporter selon un code d'éthique établi, eh bien, la réforme demeure une « volonté de changement » d'abord et avant tout, qui n'est pas nécessairement devenue réalité.

En effet, malgré toutes ses récentes mesures, la réforme militaire

laisse de côté la suggestion de la Commission qui désirait construire un pont avec les autorités du Canada pour avoir un organe civil indépendant participant à la chaîne de commandement des forces armées. C'est une décision qui devrait être mise en application, car tant et aussi longtemps que l'organisation militaire ne sera pas obligée de rendre des comptes au gouvernement fédéral, les décisions importantes resteront entre les mains des haut-gradés de l'armée et nos élus n'auront aucun droit de regard sur ceux-ci, malgré le fait que ce sont eux qui contrôlent le budget militaire canadien. De plus, il y a toujours la possibilité que d'éventuels incidents indécents soient camouflés à nouveau par les officiers devant le public canadien.

C'est comme si le gouvernement

Suite en page 7

SOMMAIRE

Noémi se prend pour une columnistep.2

Éditorial:
McGill, mythe ou réalité ?p.3

Culture:
Rencontre avec Lorraine Pintalp.5

Chronique informatique
L'histoire de l'informatique selon Oncle Steve et Billyp.6

Entrevue:
Maître Guy Bertrandp.8



Cette semaine, Noémie

se prend pour une columniste

Pourquoi je suis féministe

NOÉMI MERCIER

Je suis féministe. Je ne suis ni une suffragette nostalgique sénile, ni une petite grosse aux cheveux courts, ni une vieille chipie frustrée. Je ne hais pas le genre masculin.

J'ai compilé les statistiques d'admission pour chaque sexe dans mon programme. Je peux citer en exemple ma tante qui gagne plus cher que mon oncle. Je suis fière que mon papa fasse la vaisselle même après sa lourde journée de labeur. Je constate que mon chum sait mieux faire la cuisine que moi. Je peux me féliciter que ma candidature n'ait jamais été rejetée ni mon salaire réduit à cause de mon sexe.

Pourtant, je suis féministe. Je suis féministe parce qu'à 20 ans et toutes mes dents, je ne sais pas grand chose des esprits créateurs dont je partage l'expérience féminine de la vie, puisque ces femmes sont abordées dans une catégorie « à part », comme accompagnement secondaire qu'on s'est habitué à greffer plutôt qu'à intégrer au contenu de mes cours. Je suis féministe parce que les modèles de femmes d'avant-garde dont les percées pourraient inspirer les miennes sont exclus du bagage intellectuel que l'université m'apporte. À titre d'exemple, Karen Horney, par son analyse féministe unique des concepts freudiens qui tient compte des rapports de force entre les sexes, est une figure de proue parmi les néo-Freudiens qui ont critiqué la théorie psychodynamique. Un seul paragraphe du manuel de mon cours lui était consacré, tandis que le prof lui accordait exactement zéro pour-cent de son agenda.

Je suis féministe parce que je suis une femme et que la communauté académique continue de juger ma conception de la réalité comme « autre » et inférieure selon des critères dits normatifs, pourtant basés sur l'expérience de la moitié de la population à laquelle je ne pourrai jamais m'identifier. Les filles obtiennent souvent des scores plus bas que les garçons sur l'échelle de Kohlberg, instrument mesurant le stade d'évolution de la moralité :

plusieurs en concluent que les filles sont retardées moralement. Hélas, mes profs de psycho n'ont jamais mentionné même le nom de Carol Gilligan, de l'Université Harvard, dont les études démontrent pourtant depuis plus de dix ans que les jeunes filles et les femmes ont une éthique morale distincte qui ne cadre pas avec la hiérarchie de Kohlberg, rendant absurde l'évaluation de la moitié de la population selon des barèmes qui s'appliquent uniquement à l'autre moitié.

Je suis féministe parce que si les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus, alors on me parle encore tous les jours dans une langue qui m'est étrangère et on m'enseigne une perception du monde qui ne me rejoint pas. Je suis féministe parce que mes compagnons me coupent encore la parole pour fermer la porte à ce discours en minimisant et en justifiant l'injuste second rang de mon sexe. Je suis féministe parce que petite, mes institutrices attribuaient probablement mes échecs à un manque d'intelligence, et ceux de mes camarades masculins à un manque d'effort, comme des études le démontrent. Je suis féministe parce que je suis une femme, et je le resterai tant que j'ignorerai le sentiment d'être formée dans un environnement tissé des visions et des préoccupations qui constituent l'expérience d'être fillette, adolescente, et femme. Malgré tous les efforts politiques possibles et imaginables, je suis féministe, parce que j'ai été fillette et adolescente et parce qu'étant une femme, j'apprends implicitement, mais sûrement, que ce que j'apporte au monde est insuffisant et ce que j'y exprime inadéquat.

Je suis féministe parce que les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus

Le drame vécu d'une jeune Philippine

SON NAM NGUYEN

Rappelez-vous, il y a de cela quatre ans, cette jeune domestique philippine condamnée à mort par les autorités koweïtiennes pour avoir tué son employeur qui l'avait sauvagement battue et violée. Grâce au soulèvement international engendré par un véritable tapage médiatique, les autorités koweïtiennes s'étaient finalement rétractées et avaient substitué des coups de canne à la peine capitale. Cet événement fort en émotions avait eu le « mérite » d'éveiller l'opinion internationale sur le quotidien de milliers de jeunes femmes philippines qui, à la recherche d'un emploi, trouvent sur leur route des employeurs sans scrupule abusant impunément de leur détresse. En effet, chaque année, des milliers de jeunes Philippines, mais surtout de Philippines, quittent l'un des

pays les plus pauvres au monde à la recherche d'une activité plus rémunératrice afin d'aider leur famille vivant dans une pauvreté extrême. Le départ se fait souvent au prix de grands sacrifices, allant même jusqu'à ne se procurer qu'un billet aller en espérant que l'argent gagné sur place permettra de s'offrir le billet de retour. La majeure partie de ces offres d'emploi émanent des pays arabes tels que l'Arabie Saoudite et le Koweït. Les emplois offerts sont pour la plupart d'ordre domestique (femme de ménage, gardienne d'enfants,...).

RDI a d'ailleurs couvert le sujet dans le cadre de ses grands reportages il y a près de trois semaines. Jenifer, jeune femme philippine, mère de deux enfants, se voit offrir un emploi en Arabie Saoudite, à Djedah, en tant que femme de ménage. La chance semble donc tourner pour la pauvre Jenifer dont la plus jeune fille souffre d'une malformation cardiaque nécessitant une opération que Jenifer ne peut payer faute d'emploi rémunérateur. C'est donc la joie au cœur qu'elle va s'embarquer sur le prochain vol de Philippines Airlines

pour tourner le dos à la malchance et repartir à zéro. Pourtant, quatre mois après son départ, plus de nouvelles de Jenifer; ni lettre, ni coup de téléphone: que lui est-il donc arrivé ?

Une équipe de la télévision britannique est donc partie à sa recherche. Par le biais du consulat à Djedah, ils retrouvent sa trace. Jenifer s'est convertie à l'Islam: elle explique à l'équipe qu'il lui était impossible de mener une vie nor-

portés. Un fonctionnaire du consulat propose alors à Jenifer de se prostituer afin de gagner de l'argent, mais elle refuse. Au malheur de Jenifer s'ajoute le fait que le visa de l'équipe du reportage expirant, ces derniers doivent quitter le pays mais promettent qu'ils reviendront l'aider. Près de deux mois s'écoulent, l'équipe s'empresse de regagner Djedah; ils ont reçu une lettre de Jenifer les suppliant de venir l'aider. C'est une Jenifer dévastée

que l'équipe retrouve. Elle explique qu'après le départ de ses employeurs égyptiens, ces derniers l'ont introduite à une autre famille. Là, on l'a séquestrée et elle n'a pu partir qu'au prix de se laisser violer par son patron. Aujourd'hui, elle se trouve au refuge en attendant sa déportation; là se trouvent deux femmes dans sa situation.



male en tant que non musulmane. Puis elle décrit le périple qu'elle a vécu jusqu'à présent. Elle explique que ses employeurs la maltraitaient, qu'ils la battaient, qu'ils la séquestraient et qu'ils ne la payaient pas. Un soir, profitant de l'inattention de ses patrons, elle s'échappe. Malheureusement, elle devient alors une immigrante clandestine, sans travail, mais surtout sans papiers, car elle fut obligée de donner son passeport à ses employeurs, ce qui permit à ces derniers de faire pression sur elle en profitant de son isolement. Elle raconte donc qu'elle a couru, puis qu'un automobiliste l'a prise à bord, a tout d'abord tenté de lui faire des avances, puis lui a trouvé un travail chez des fonctionnaires égyptiens. Ces derniers la traitent relativement bien, elle n'est plus battue, mais elle n'est pas payée non plus, bien qu'elle travaille dès quatre heures du matin. Elle ne sait quoi faire: au consulat, on ne peut pas l'aider faute de passeport. Le seul organisme qui puisse l'aider est le refuge pour travailleurs étrangers, une sorte de prison où les clandestins attendent d'être dé-

L'une s'est fait violer, l'autre s'est fait couper le bras droit; ses employeurs l'avaient accusé de vol. Sous le choc, cette dernière a perdu l'usage de la parole. Jenifer ne sait plus quoi faire: le consulat philippin est d'une incapacité chronique et déroutante. Pourtant, comme la plupart du temps malheureusement, c'est au prix de la corruption que Jenifer pourra rentrer auprès des siens. L'équipe versera à un fonctionnaire philippin deux mille dollars américains afin que ce dernier fasse de faux papiers à Jenifer. Dans l'affaire, le consulat, ainsi que quelques fonctionnaires arabes y gagnent. A l'aéroport, un groupe de Philippines s'embarque, la plupart par les mêmes moyens. Tout ce temps, tout cet argent, toutes ces souffrances pour rien; la plupart regagneront Manille plus pauvres qu'au départ, mais surtout tous resteront marqués par cet esclavage moderne et impuni.

Lorsque l'avion se pose enfin à Manille, Jenifer pleure. Sa fille ne sera pas guérie.

Éditorial

McGill excellente université, mythe ou réalité ?

AZIZ KOULIBALI

« Vous allez à McGill ? Félicitations !! Vous êtes un brillant jeune homme... ». Le discours est toujours le même, intégrer McGill, c'est avoir réussi sa carrière universitaire. Car McGill jouit d'une très bonne réputation, hors des frontières Canadiennes, hors des frontières de l'Amérique du Nord.

Et pourtant, il est assez difficile de croire que cette institution soit celle-là même où prolifèrent des problèmes par ailleurs inexistantes dans des universités moins réputées. Prenons, par exemple, le domaine informatique. Avec l'avancée des technologies, une université de renom, comme la nôtre, se devrait de posséder des infrastructures informatiques de qualité, gratuites et en nombre suffisant pour permettre à ses étudiants de travailler dans des conditions décentes. Ce n'est malheureusement pas le cas avec des laboratoires surchargés et des cotisations dissuasives. De plus, tout le monde n'est pas logé à la même enseigne. Si ingénieurs et informaticiens peuvent accéder gratuitement à l'ensemble des services informatiques, à la faculté des Arts, que vous soyez étudiant de la faculté ou non, il faut payer. Pour conserver un semblant d'équité, toutefois, les étudiants en Arts ne payent, eux, que 30 dollars pour un semestre (ou 45 dollars pour l'année) tandis que les autres sont facturés 40 dollars pour un semestre (ou 70 dollars pour l'an-

née).

Mais l'illogisme McGillois ne s'arrête pas là. Des aberrations administratives font qu'il est parfois impossible de faire graduer un étudiant à temps parce que le seul professeur qui donne un cours obligatoire dans le programme de l'étudiant a pris une année sabbatique. Parce que McGill permet ce genre de creux au sein de son administration, l'étudiant se voit donc obligé d'attendre le retour dudit professeur avant de pouvoir terminer son cursus universitaire. Cette attitude est assez symptomatique de l'état d'esprit qui gouverne notre vénérable institution. Afin de conserver sa réputation, McGill privilégie le confort de ses professeurs au détriment de l'éducation qu'elle dispense. Notre université recherche activement, voire agressivement, des chercheurs de renom pour conserver une réputation d'excellence fondée davantage sur les qualités des chercheurs que sur les compétences pédagogiques de ces derniers. Ainsi certains d'entre eux se voient proposer des salaires et des horaires de travail à la carte tandis que les élèves se voient refuser le soutien pédagogique dont ils ont besoin dans des classes surchargées, prises en charge par des enseignants « moins expérimentés ». Combien d'entre vous ont eu à subir les aléas et les conséquences d'une administration impersonnelle et peu concernée ? Saviez-vous aussi que les désaccords en-

tre différentes facultés peuvent retarder la date de graduation d'un étudiant. Il est arrivé à plusieurs reprises que des étudiants se spécialisant dans une faculté et faisant un mineur dans une autre se voient obligés de pendre des cours en plus à cause de désaccords entre les deux facultés concernées. Ce qui signifie au moins une session en plus pour l'étudiant. Notre université est loin de sa réputation d'excellence quand on en vient à parler de la douloureuse réalité.

Est-ce grâce à (ou à cause de) la faculté de médecine, qui profite, chaque année, d'à peu près 40% de la totalité des subventions reçues par McGill, que cette école jouit de sa réputation actuelle ? La faculté de médecine de McGill est considérée comme l'une des plus performantes du globe grâce à (ou à cause de) l'importance (quantité et qualité) des recherches qui y sont effectuées. Mais la faculté de médecine reste une faculté parmi tant d'autres qui ne devrait pas recouvrir le malaise présent dans les autres facultés. Avec la décentralisation vers laquelle McGill semble se diriger, les étudiants ont tout à fait le droit de se sentir encore plus détachés de cette faculté qui semble, pourtant aujourd'hui, jouir de la plupart des fonds limités de l'université. Car McGill est peut-être de belle apparence mais ses finances ont moins belle allure. Au vu de son attitude réticente face aux investissements à long terme,

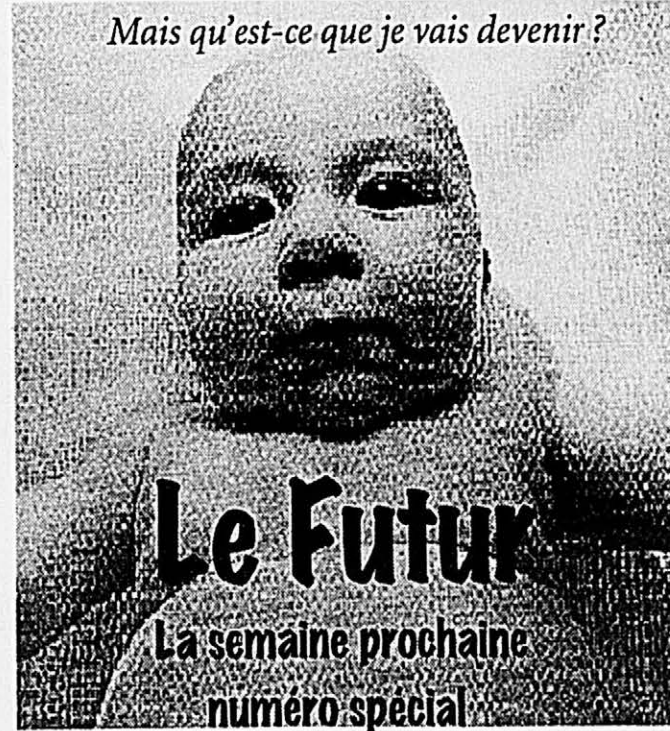
il semblerait que McGill ne soit pas encore sortie de la situation de dette qui l'a caractérisée dès sa création. En effet cette Université fut officiellement créée le 31 mars 1821 mais à son retour de Londres, la charte de l'institution était accompagnée d'une facture de 221 livres sterling pour le traitement du dossier. Dépourvue de cette somme, l'université débuta avec une dette qu'elle multiplie chaque année allègrement..... Alors McGill, façade ou réalité ?

Au dernier salon de l'éducation et de la formation professionnelle, McGill propose « d'équiper pour l'avenir ». Sur la même lancée, McGill annonce dans le petit journal créé pour l'occasion que ses étudiants et professeurs l'ont choisie pour son excellente réputation et que représentant une force vive du Québec, elle offre une expérience unique qui permet de tisser des liens pour l'avenir et d'aiguiser des talents qui mènent loin. James McGill aurait sûrement été fier de ces assertions car « pour l'éducation de la jeunesse dans les différentes branches de la science et de la littérature » étaient ses mots lorsqu'il décrivait l'institution éducative qu'il avait visionnée. Les administrateurs de McGill devraient travailler dans ce sens sans favoriser un domaine au détriment des autres.

Mais où courent-ils donc tous ?



Mais qu'est-ce que je vais devenir ?



McGill Daily
FRANÇAIS
daily@generation.net

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.
ISSN 1192-4608

LE MCGILL DAILY FRANÇAIS

rédaction en chef
Magali Boisier
rédaction nouvelles
Étienne Bienvenu
rédaction culture
Maude Laparé
mise en page
Étienne Bienvenu
Cédric Jouve
Jérôme Lussier

correction
Anne de Ravinel
Félix Faucher
Marie-Christine Lalande
collaboration
Noémie Mercier
Aziz Koulibali
Cédric Jouve
Son Nam Nguyen
Christophe Pelese
Tom Palmisano
Jérôme Lussier
Vincent Catala
David Groison

Marie-Christine Lalande
Félix Faucher
Nicolas Delerue
Patrick Primeau
Pierre Angers-Nguyen
Michel Hellman
LE MCGILL DAILY

coordination de la rédaction
Sonia Verma

gérance
Marian Schrier
assistance à la gérance
Jo-Anne Pickel

publicité
Boris Shedov et Letty Matteo
photocomposition et publicité
Mark Brooker

RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6784/5
Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6790
Télécopieur : 398-8318



Oeuvres Dards

VINCENT CATALA

La visite d'un musée est une aventure risquée et la frontière séparant l'art d'une bonne vieille migraine, parfois brouillée (qui n'a pas en mémoire ces virées familiales au « musée » le plus proche, les dimanches pluvieux de novembre, des heures fastidieuses à bailler aux corneilles et un solide mal de crâne pour seule mémoire).

Hier mes pas m'ont pourtant mené jusqu'au musée d'art contemporain. J'en suis ressorti la tête pleine, un rien confus, satisfait et même ravi. La recette en apparence est des plus simples. Semi-confidentialité, titre alléchant : le musée présente du 17 octobre au 4 janvier l'exposition *De Fougue et de passion*, réunissant ainsi les oeuvres de vingt-deux jeunes artistes québécois.

Nouvelle génération - actualité de la production : Ces deux éléments réunis deviennent sous la plume très docte de Lucien Réal - conservateur averti - « l'occasion de faire le point sur ceux qui devraient bientôt occuper l'avant-scène artistique »

Cette avant-garde est ici strictement visuelle. Ni textes ni toiles, mais plutôt un agrégat composite d'oeuvres tout en relief. Une tête de lièvre halluciné perché sur une pique, plus loin ces coeurs de latex dégoûtant d'humeurs rougeâtres, et partout l'impression d'un joyeux ca-

pharnäum qui profane à tout moment son individualité, niché au détour de vastes pièces, parfois à même le sol ou étagé sur des murs d'un blanc clinique.

Plus concrètement, deux idées maîtresses charpentent l'ex-

créativité bien sûr, mais plus loin peut-être un message intéressant sur nos angoisses de fin de siècle.

Créativité d'abord.

C'est évident chez cette nouvelle génération, tant dans le choix des matériaux que dans l'occupation de l'espace. Et c'est vrai qu'il faut s'approcher, scruter pour saisir ce que le regard embrasse. Le visiteur est pleinement mis à contribution, amusé ou

étonné par la grande variété des médiums utilisés.

Le quotidien est sans cesse au service de l'art : bricolage et technologie accouchent ensemble d'un résultat métissé, où vidéo, scénographie, papier-crêpon et colle à bois

font bon ménage.

Plus insidieusement, ce que l'on avait pris pour un brouillon innocent change progressivement d'apparence, et l'on est tenté d'y lire un message rien moins qu'actuel sur nos préoccupations les plus intimes.

Peu à peu l'objet d'art s'anime et vit, il émet des sons, hoquette ou râle (une salle d'eau qui se vide de ses liquides dans de puissants borborygmes), et c'est tout un langage qui s'instaure alors avec le visiteur.



L'impression est dérangeante, le décorum a quelque chose d'évidemment absurde et pourtant l'on croit y discerner les éléments les plus familiers de notre quotidien.

Cet étrange ensemble est partout intime et presque palpable, mais tout aussitôt travesti et distant, incroyablement accessible et toujours lointain.

Il y a finalement dans cette mise en scène quelque chose du ballet, une ronde troublante d'impressions mêlées, et c'est bien dans ce va-et-vient constant qu'il m'a semblé respirer un peu de nos angoisses contemporaines (rapport au monde, rapport à l'autre aussi, à soi enfin).

Reste qu'il manque on ne sait quoi à l'exposition pour être pleinement convaincante. Le titre sans doute se montre un rien trompeur, et si l'élan créateur est évident, on a plus de mal à marier cette originalité à la fougue et aux passions.

Exposition *De Fougue et de passion*
Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
informations : 847-6212

Fruits et grivoiseries

MARIE-CHRISTINE LALANDE

Vous avez toutes vos dents de sagesse ou presque, vous avez un diplôme universitaire ou presque, et vous venez de faire la constatation légèrement tardive qu'il semble illogique que les bébés naissent dans des choux, dans le jardin de parents qui s'aiment beaucoup. Vous ressentez une (légitime) gêne à demander à vos parents ou à quiconque de vous expliquer les mystères de l'alcôve. Ne soyez pas inquiet : pour pathétique qu'il soit, votre cas n'est pas désespéré. Vous n'avez qu'à vous glisser en douce au Théâtre Espace la Veillée un soir ce mois-ci, à l'insu des autres spectateurs qui, eux vont plutôt voir *Fantômes de fantasmes* pour se payer une gentille rigolade.

Ce ne sera pas instructif dès le début, car les personnages d'Elle et Lui, qui se rencontrent dans un parc à l'heure du dîner, semblent eux-mêmes assez ingénus. Ces deux personnages sont directement tirés de *Coeur à deux* du dramaturge français Guy Froissy. Deux âmes candides égarées dans un monde rigide, ils tiennent des propos gentils, convenants et d'une banalité impressionnante. En quelques répliques, ils se rendent compte qu'ils s'aiment pour la vie.

C'est alors que le spectateur est culbuté dans l'imaginaire secret d'Elle et Lui, qui est aux antipodes de leurs manières : il se retrouve dans

l'univers du marquis de Sade ! Là, dans le boudoir célèbre de Madame de Saint-Ange, libertine avouée, Lui devient Dolmancé, un débauché notoire, et Elle se transforme en Eugénie — la fausse ingénue, qui ne demande pas mieux que de se laisser dévergondner. Pour accomplir cette noble tâche, Le Chevalier se joint à la joyeuse équipe. Eugénie a donc droit à une éducation érotique en règle : rien ne lui sera caché, on lui dira tout.

Mais ne craignez rien, on dira seulement. Rien

de comestibles (baguettes de pain, oranges, noix de coco, destinés à représenter des protubérances et rondeurs plus humaines) par les acteurs se substituent aux ébats amoureux. Le texte — qui est après tout du Sade — n'en est pas moins réellement cru, et c'est dans les mots que se situe l'excès de cet univers, qui fait pendant à l'excès d'insignifiance d'Elle et de Lui.

Le passage constant d'un excès à l'autre, du boudoir au parc, est d'ailleurs un des aspects très intéressants de la pièce, et conforme à l'intention de dérouter le spectateur de Manon Lussier, qui signe l'adaptation et la mise en scène. Du point de vue du jeu des comédiens, c'est Patrice Dubois (Lui-Dolmancé) qui illustre le mieux cette transition, alors que son rôle change du tout au tout et qu'il incarne à merveille ses deux personnages. Tous les comédiens sont d'ailleurs judicieusement choisis et convaincants.

Mais l'intérêt majeur de la pièce réside avant tout dans son aspect ludique. Ici, les comédiens jouent, dans tous les sens du terme, et le spectateur n'est pas non plus le dernier à s'amuser. Car le dosage remarquable de propos licencieux et de métaphores visuelles grivoises — qui ne sont pas toujours subtiles, avouons-le, mais les galloiseries des personnages sadiens s'expli-

quent mieux avec des pommes, des poires et des ananas qu'avec des abeilles et des fleurs — contribue à créer une atmosphère de fête et invite à rire de bon coeur. On sort de cette pièce avec un agréable sentiment de légèreté qui est le fruit de toutes ses contradictions : une insignifiance caricaturée et une débauche archétypée, des propos indécents et des chorégraphies gracieuses, très peu de subtilité et beaucoup de finesse.

Au bout du compte, *Fantômes et fantasmes* est sans doute instructif, mais ce n'est peut-être pas le moyen par excellence de parfaire votre éducation sexuelle (de quoi auriez-vous l'air en y prenant des notes ?). Il reste la possibilité d'aller voir cette pièce pour bien s'amuser. Les occasions en sont plus rares qu'on ne le croit ; il serait dommage de laisser passer celle-là.

Fantômes et fantasmes. Une production du théâtre Le Boléro. D'après La Philosophie dans le boudoir du Marquis de Sade et Coeur à deux de Guy Froissy. Adaptation et mise en scène: Manon Lussier. Avec Isabelle De Blois, Patrice Dubois, Philippe Martin, Lyne Rodier.

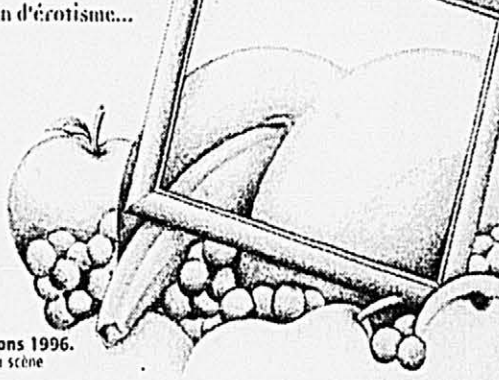
Jusqu'au 1er novembre au Théâtre Espace La Veillée, 1371, rue Ontario Est.

FANTÔMES DE FANTASMES

une leçon d'éronisme...

L'ACADEMIE GÉNÉRALISTE DU THÉÂTRE

Meilleure production régions 1996.
Nominations: Meilleure mise en scène et adaptation.



n'est montré dans *Fantômes et fantasmes*; on suggère plutôt. Comme le propos tenu pouvait difficilement se passer d'un support visuel, la danse, le jeu à distance, l'usage un peu inusité

« De beaux casse-têtes » Y-a-t'il une place pour

FÉLIX FAUCHER

« The Sweet Hereafter » ou « De beaux lendemains » en français, un des films de la rentrée automnale les plus attendus, a pris l'affiche des cinémas montréalais il n'y a pas longtemps. Primé au dernier festival de Cannes et récipiendaire de trois palmes dont celle du Grand Prix du jury, celle du prix de la critique internationale et celle du jury oecuménique, le film d'Atom Egoyan a relevé haut la main le défi en venant combler les attentes extrêmement grandes des critiques et autres cinéphiles.

Les morceaux du casse-tête

« The Sweet Hereafter », c'est l'histoire d'un avocat qui, à la demande d'un couple de parents en deuil, est venu enquêter sur une terrible tragédie survenue dans un coin reculé de la Colombie-Britannique où vit une petite communauté rurale, comme on peut en voir des centaines au Canada. Cette tragédie implique le dérapage d'un autobus scolaire finissant sa course dans les eaux glacées d'une rivière au bord de la route. D'ailleurs, en voyant cette séquence, on ne peut s'empêcher de songer au terrible accident routier des Éboulements d'il y a une semaine. La coïncidence est encore plus étonnante de par la similitude dans la trajectoire du dérapage des deux autobus, celui du film et celui de la réalité.

L'avocat, interprété de façon brillante et avec beaucoup de sensibilité par Ian Holm, tentera le plus de parents possible à intenter une poursuite contre qui ? contre quoi ? Ça, on ne le saura jamais. Tout ce qui compte pour ces gens qui ont éprouvé une grande perte, la plus grande peut-être, celle de leur enfant, c'est de purger la colère qui les ronge, une colère issue de la profonde injustice qu'ils ressentent. On suivra donc cet avocat tout au long de l'histoire, rencontrant les parents, mais également les deux survivants de l'accident fatal : la conductrice de l'autobus et une jeune adolescente, campée de façon admirable par Sarah Polley, qu'on a pu voir auparavant dans la série des contes Avonlea et qui possède un véritable talent d'actrice de même que de chanteuse : elle interprétera au cours du film une excellente version de la chanson « Courage » des Tragically Hip.

L'avocat, par son acharnement à la cause judiciaire, fait penser à une espèce de chevalier du droit parti en croisade contre les injustices. En voulant absolument intenter une poursuite relative à l'accident routier, celui-ci s'érigera en véritable combattant du système social qui nous fait oublier l'importance primordiale qu'occupent les enfants dans nos vies, dans celle des parents, et qui, par le fait même, nous fait oublier également la grande douleur que pourrait nous apporter leur perte. Cet avocat, croisé

des temps modernes, sera donc un palliatif à cette perte en absorbant la douleur des personnes qui ont perdu un être cher et en la transformant en arme d'attaque dans le système judiciaire, mais en arme de défense psychologique pour les parents.

Un casse-tête temporel

Ainsi, un des attraits du film réside en sa construction faite toute en flash-backs. En effet, on retrouve plusieurs espaces temporels dans la narration de l'histoire. Lorsque l'avocat arrive pour la première fois au village, le drame s'est passé il y a plus de deux semaines. Ce n'est qu'en interrogeant la conductrice d'autobus ainsi que la jeune adolescente que l'avocat reconstituera ce qui s'est passé, en même temps qu'il nous dévoilera, à nous spectateurs, la petite communauté rurale dans son évolution avant, pendant et après le drame. De cette manière, nous avons donc affaire à un collage de scènes se répartissant sur plus de trente temps différents, étant donné l'histoire qui couvre une période de plus de deux ans. Ce découpage exagéré dans le temps ainsi que les innombrables flash-backs auraient, à priori, tendance à nous faire décourager de la moindre tentative de compréhension de ce véritable puzzle temporel, mais, rassurez-vous, il n'en est rien. Atom Egoyan a su, surtout grâce à un montage savant et sans

faillie, faire imbriquer les uns dans les autres les différents et très disparates espaces temporels du film pour constituer un récit filmique extrêmement fluide et compréhensible.

Certains critiques ont déjà reproché à M. Egoyan la froideur dans le traitement cinématographique de ses films ainsi que dans la peinture de ses personnages, notamment dans « Exotica ». Toutefois, dans « The Sweet Hereafter », elle est à peine perceptible ou alors, elle ne fait que servir le scénario dans la mesure où il relate les tourments de personnages éprouvant une colère sourde et désespérée. Paradoxalement, ce film qui est relativement compliqué du point de vue de sa composition se veut l'oeuvre la plus accessible d'Egoyan. Non seulement est-elle sa plus accessible, mais elle est surtout sa plus accomplie. Ce film est à voir. Il est même à voir uniquement pour le merveilleux travail d'adaptateur et de scénarisateur de la part d'Atom Egoyan, et encore... là réside sa moindre qualité.

À l'affiche en version originale au Loews



un film d'Atom Egoyan

DAVID GROISON

Au Théâtre du Nouveau Monde se joue actuellement *La Serva Amoris* de Carlo Goldoni. Encore une histoire de servantes, de maîtres et de valets, de quiproquos, de noblesse de naissance et de coeur, et de gentils qui triomphent des méchants ! Ces oeuvres-là n'ont-elles pas fait leur temps ? N'y-a-t'il pas de place pour un regard neuf au Théâtre du Nouveau Monde ? Lorsque l'on a à Montréal du prestige, du pouvoir et un impact ne doit-on pas accompagner les spectateurs hors des sentiers battus ?

« Lorsqu'on fait un choix de pièces, il faut que la communauté dans son ensemble s'y rallie. » répond Lorraine Pintal, directrice générale et artistique du théâtre. « La priorité est donc donnée aux grands textes qui balaient large. »

N'y a-t'il donc pas de places pour une parole neuve ? « Par petites touches... » ajoute-t-elle. « Là où je me venge un peu de ce mandat qui nous oblige à courtiser davantage le répertoire classique, c'est par le biais de traductions ou d'adaptations. » C'est ainsi que cette année, le roman de 1500 pages, « Don Quichotte de la Manche », deviendra une pièce de théâtre. Il y a effectivement dans une telle adaptation un vrai travail de création. Mais les jeunes auteurs doivent-ils se contenter de travailler sur des textes que d'autres, avant eux, ont écrits ? « Non, bien sûr. Mais le TNM n'est pas un endroit où l'on peut faire ses premières armes. Ses premières armes, il faut les faire ailleurs. » Lorraine Pintal procède ainsi. Elle va voir les pièces des autres, elle lit les manuscrits qu'elle reçoit (pas un seul, pourtant à ce jour n'a été monté...), elle rencontre, échange et puis ensuite invite. C'est ainsi qu'il y a, au Théâtre du Nouveau Monde, deux jeunes auteurs en résidence. Ils travaillent pour le théâtre sur des projets qui seront montés dans un, deux ou trois ans. Une création accompagnée en quelque sorte...

Le Théâtre du Nouveau Monde se vante aussi de réunir de prestigieux comédiens. Reste-t-il de la place pour les jeunes premiers ? « Bien sûr, le TNM donne la chance à des jeunes de rentrer dans la famille, de côtoyer de grands acteurs... » Mais comme pour les jeunes auteurs, ils doivent, avant, faire leurs preuves sur d'autres scènes. « On organise peu d'auditions mais je vais voir celles organisées par le Quat' sous, je vais beaucoup au théâtre. Je vais voir la jeune généra-

tion, la relève. » L'équipe du TNM se veut disponible, conviviale, directe. Elle n'hésite pas à se déplacer. « C'est ce que je répète toujours aux jeunes acteurs. Lorsque vous jouez, appelez-nous ! » Le TNM avait d'ailleurs organisé depuis deux ou trois ans un stage pour les élèves des grandes écoles de théâtre de Montréal. Il permettait aux étudiants de travailler sur



une pièce avec un metteur en scène du TNM. « Cela permet de découvrir les acteurs par d'autres moyens... », ajoute Lorraine Pintal. Cette expérience ne se reproduira pourtant pas cette année pour de sombres histoires de subvention...

Les jeunes ont-ils une place dans le rang des spectateurs du TNM ? « Il y a les matinées scolaires, les tarifs étudiants... » La place au paradis, la moins chère, est quand même à 18\$. « Il y a aussi, pour chaque spectacle, un colloque qui permet, le troisième mardi (des quatre semaines de représentations), de rencontrer les interprètes, le metteur en scène... » Mais certainement pas l'auteur, car sur six auteurs joués cette année, cinq sont morts et enterrés...

Car c'est bel et bien cela le problème du TNM. Que Lorraine Pintal fasse tout son possible pour ici et là, faire une place à la jeunesse, n'est certainement pas suffisant. Le TNM est un gros paquebot difficile à faire bouger. « Lorsque je suis arrivée, cela faisait une décennie que le TNM n'avait pas créé d'auteurs québécois » nous confie-t-elle avant notre départ. « Mais petit à petit, cela commence à ressembler à ce que j'aimerais ». Et même si les classiques ont certainement un rôle pédagogique, même s'il y a dans le texte traduit quelques audaces, même si la mise en scène est belle et originale, qui, aujourd'hui encore, a envie de voir, comme dans *La Serva Amoris* des histoires de mariages arrangés, de gentils triomphants et de méchants pardonnés ? Il faut donc guetter dans la programmation du TNM les perles rares, comme le sera sûrement la pièce de Koltès, programmée au mois de Novembre...

Le Théâtre du Nouveau Monde, 84, rue Ste Catherine Ouest, Métro Place-des-Arts.

la jeunesse au Théâtre du Nouveau Monde ?



CHRONIQUE INFORMATIQUE

Le monde de Billy

CÉDRIC JOUVE

La pièce est spacieuse, claire et meublée avec goût. On entend un morceau de jazz assez rythmé qui ressemble à du Petrucciani. Une odeur alléchante de cuisine française flotte dans l'air. Contre un mur, on distingue un ordinateur devant lequel est assis Oncle Steve. Son neveu Billy vient d'avoir 13 ans et pour son anniversaire, il a reçu son premier ordinateur. Billy est tout con-

galets qui étaient marqués de signes correspondants à un certain nombre de doigts. Il y avait donc 10 sortes de galets. Cela a permis de simplifier déjà le calcul (additionner et soustraire est devenu plus facile, car on pouvait plus facilement manipuler les galets) mais il restait encore un long chemin à parcourir. Quelques milliers d'années plus tard, on a eu l'idée d'arranger les galets de sorte à pouvoir effectuer un calcul semi-automatique...

Billy : « Ça veut dire quoi ? »

Oncle Steve : « Ça veut dire qu'en déplaçant des galets d'un côté et de l'autre sur une planche contenant des rainures, on obtenait le résultat d'un calcul. Mais les

manipulations restaient encore grandes. Cela a néanmoins constitué un progrès décisif, d'autant plus que cela permettait de faire des multiplications et des divisions. Cette invention a été améliorée avec le boulier chinois appelé « Abacus »

Billy : « Ah oui, je vois ce que c'est, on en a un à la maison, mais j'ai jamais compris comment ça marchait. »

Oncle Steve : « Tu sais qu'encore de nos jours, certaines personnes l'utilisent en Chine. »

Billy : « C'est une blague ! Ça fait pas le poids par rapport aux calculatrices et aux ordinateurs ! »

Oncle Steve : « C'est vrai que c'est beaucoup moins puissant actuellement, mais je vais te raconter une anecdote qui s'est déroulée en 1946. Cette année-là a eu lieu un concours de calcul entre un ordinateur électronique et un abaciste (qui manipulait un abacus) durant deux jours... eh bien, devine qui a gagné ! »

Billy : « L'ordinateur, bien sûr ! »

Oncle Steve : « Perdu ! La victoire est revenue sans conteste à l'abaciste, comme quoi l'homme est resté durant longtemps plus performant que la machine dans ce

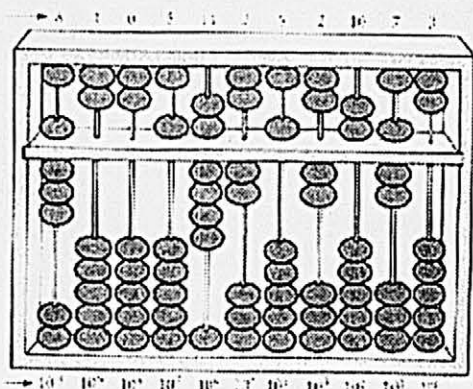
domaine. Revenons d'ailleurs à l'avancée des moyens de calcul. Après l'invention marquante de l'abacus, la progression a été stoppée pendant presque 2000 ans, car au cours du Moyen-Âge, peu de personnes (vraisemblablement) ont eu besoin d'une méthode de calcul plus perfectionnée. La plupart des gens se servaient encore de leurs doigts pour compter. Puis au XVII^e siècle, de nombreux intellectuels comme Descartes, Pascal, Leibniz et Napier ont révolutionné la connaissance en apportant des théories nouvelles dans le domaine scientifique; ils sont les précurseurs du siècle des lumières marqué par un bouillonnement des idées. Les progrès énormes faits en mathématiques ont rendu urgent le besoin de nouvelles machines destinées au calcul. C'est ainsi que Pascal a mis au point en 1642 sa « pascaline », qui utilisait le principe nouveau des roues dentées. Cette machine permettait de réaliser des additions et des soustractions de manière automatique. À partir de ce moment, les machines mécaniques ont fait leur apparition. En 1673, Leibniz a conçu une machine qui exécutait aussi la multiplication et la division. D'autres ont suivi Leibniz, comme Thomas avec son « Arithmomètre », qui fut la première calculatrice commercialisée à grande échelle (1822). »

Billy : « Ça existait déjà à cette époque ? »

Oncle Steve : « Oui, mais elle ne pouvait réaliser que quatre opéra-

Oncle Steve : « À ce moment-là, oui, mais des progrès ont été faits qui ont rendu ces machines plus efficaces et surtout moins dispendieuses. À ce stade, on ne pouvait toujours pas parler d'ordinateur mais plutôt de calculateur. Une avancée décisive a été faite au XIX^e siècle par Babbage qui a repris les concepts développés par Jacquard pour l'automatisation des métiers à tisser. Car le problème majeur des

machines construites jusque-là était que les tâches ne suivaient pas des procédures automatiques. Il n'existait pas de programme pouvant indiquer à la machine ce qu'elle pouvait réaliser. La machine de Babbage ou « machine analytique » ne fut jamais achevée, car les moyens technologiques de l'époque ne l'ont pas permis. C'était un véritable « ancêtre mécanique »



Ceci est un abaque...

tent, mais il ne sait pas très bien comment le faire fonctionner et a plein de questions à poser à son oncle Steve, qui en connaît un rayon dans ce domaine : son boulot est de créer des sites Internet.

Billy : « J'voudrais que tu m'expliques un peu comment ça marche, un ordinateur. »

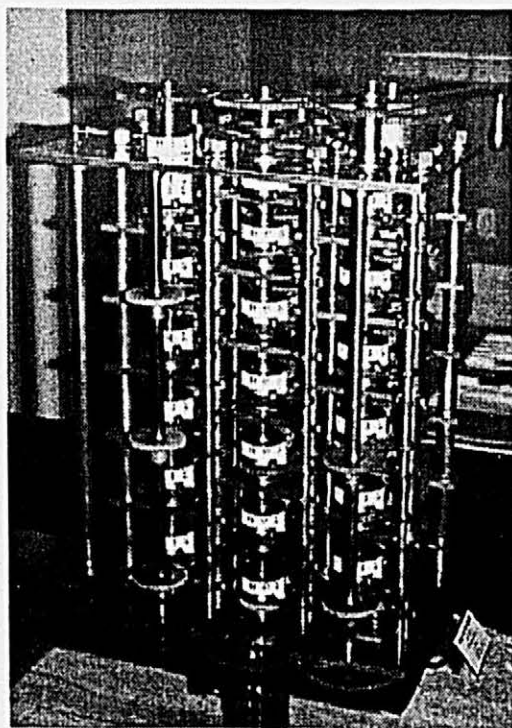
Oncle Steve : « C'est une question délicate... euh... Pour commencer, si tu veux, je vais te raconter pourquoi et comment l'homme a construit des ordinateurs. Tu vas voir, c'est très intéressant et ça permet de réaliser l'évolution de la technologie au cours de l'histoire. »

Billy : « Si c'est pas trop ennuyeux, je veux bien que tu me racontes. »

Oncle Steve : « Non, non, pas du tout, c'est passionnant, au contraire. Commençons. Il était une fois un homme qui vivait aux temps de la préhistoire. Comme tu l'as appris quand tu étais petit, cet homme comptait avec ses doigts mais il ne savait pas encore utiliser les chiffres, car ils n'étaient pas encore inventés à l'époque. Compter était très important déjà à ce moment là car cela permettait d'échanger les marchandises, de mesurer les réserves de biens disponibles. C'est pourquoi l'homme a cherché d'autres solutions pour simplifier le calcul et le rendre plus rapide : c'était d'ailleurs ça le but premier de l'ordinateur... »

Billy : « Une simple calculatrice, quoi ! »

Oncle Steve : « Exactement, mais nous y reviendrons plus tard. Je disais donc que l'homme a ensuite utilisé durant l'âge de pierre des



Après de l'ordinateur, bien sûr ! La victoire est revenue sans conteste à l'abaciste, comme quoi l'homme est resté durant longtemps plus performant que la machine dans ce domaine.

Billy : « Valait mieux compter avec ses doigts, alors ! »

Le prix Nobel de Physique 1997

Nicolas Delerue

Les noms des lauréats du prix Nobel de Physique 1997 ont été annoncés Mercredi dernier par l'académie des sciences de Suède. Un Français, Claude Cohen-Tannoudji et deux américains, Steven Chu et William D. Phillips sont récompensés pour leur travail sur le refroidissement d'atomes à l'aide de lasers.

Pour les non-avertis, qu'est-ce que cela peut signifier ? Imaginez que vous souhaitiez étudier la morphologie d'un coureur automobile en pleine course. Vous pouvez bien sûr vous mettre sur le bord du circuit Jacques Villeneuve et regarder passer les bolides, mais pensez-vous que vous verrez grand chose ?

Les physiciens ont le même problème quand ils veulent étudier les atomes : l'agitation due à la température est telle que les atomes se déplacent à des vitesses trop élevées pour pouvoir les étudier : à la température ambiante (298K, c'est à dire 25°C), les atomes se déplacent à des vitesses de l'ordre de 4000 Km/h. Que voulez-vous voir à cette vitesse ? Même en refroidissant la température de la pièce jusqu'à une dizaine de degrés Kelvin, vous ne verrez rien, puisque à cette température, les atomes se déplacent encore à 400Km/h !

Refroidir plus ? N'y pensez pas, tout comme la vapeur d'eau finit par devenir de la glace, tout gaz finit par se condenser quand on le refroidit trop, et les atomes ne sont alors plus isolés, mais en groupe (tout comme les coureurs automobiles au départ de la course).

Steven Chu et son équipe des laboratoires Bell (Holmdel, New Jersey) ont utilisé une autre méthode : Si vous envoyez à un coureur automobile des gros ballons de face. Chaque ballon qu'il va re-

cevoir va un peu le ralentir puisque le ballon vient à contresens. Certes quand il se débarrasse du ballon, il prend du recul, mais vu qu'il renvoie le ballon dans n'importe quelle direction, le recul n'influe pas sur sa vitesse..... De la même manière, en envoyant à un atome des paquets d'énergie sous la forme des photons contenus dans un faisceau laser, S. Chu a réussi à freiner celui-ci.

Toutefois, même ralenti, un coureur automobile continue à avancer et très vite il quitte la zone où vous pouvez l'étudier. C'est William D. Phillips et son équipe du M.I.T. qui ont trouvé la solution : en mettant des barrières partout sur le circuit, le coureur est obligé de rester là où l'on veut qu'il soit. W.D. Phillips a mis au point des « barrières électromagnétiques » qui bloquent les atomes dans la zone où l'on les étudie. Claude Cohen-Tannoudji et ses collègues de l'École Normale Supérieure de Paris (l'institution d'enseignement la plus renommée de France) ont élaboré des modèles théoriques qui ont permis de franchir les limites de la méthode précédente et d'atteindre des températures de l'ordre des quelques micro-Kelvin. A cette vitesse, les atomes ne se déplacent plus qu'à quelques centimètres par seconde. Maintenant, il ne reste plus qu'à les étudier...

De nombreuses applications sont aussi prévisibles dans le domaine de la micro-électronique, puisque plus les atomes sont immobiles, plus on peut faire de petits composants...

Le prix Nobel de chimie sera décerné dans quinze jours. Consultez vos journaux.

Suite de la page 6

des ordinateurs : elle devait lire une carte perforée définissant les opérations à effectuer, les exécuter, lire la carte suivante... Babbage est considéré comme le père de l'informatique, car il a vu les cinq caractéristiques principales des ordinateurs futurs : un dispositif d'entrée des données, une capacité de stockage des nombres pour le calcul, un processeur, un programme et un dispositif de sortie. »

Billy : « L'ordinateur était né ! »

Oncle Steve : « Dans le concept seulement, car il n'avait pas encore été mis au point. On peut donc définir l'ordinateur comme une machine qui exécute automatiquement des opérations logiques (mathématiques) sur des informations en entrée et génère des réponses en sortie, à l'aide d'un programme prédéterminé. C'est un peu compliqué, tu comprends ? »

Billy : « Oui, à peu près...et alors, quand l'ordinateur est-il vraiment apparu ? »

On entend une voix de la cuisine : « Steve, c'est prêt, viens manger ! »

Oncle Steve : « On continuera notre discussion après, ça te dit de manger avec nous ? Aujourd'hui, il y a du boeuf bourguignon avec un gratin dauphinois et une tarte aux

pommes en dessert, qu'en penses-tu ? »

Billy : « Je veux bien, c'est sympa surtout que la pomme est un fruit que j'adore »

Suite du développement de l'ordinateur le 4 novembre

Suite de Forces... en p.1

Chrétien donnait une seconde chance à nos soldats en leur donnant des cours de morale et en leur désignant des officiers détenant désormais un diplôme universitaire. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ces mesures font partie intégrante de la réforme. « Nous allons mieux vous éduquer pour éviter que vous ne répétiez vos gestes disgracieux », semble dire tout bas le ministre à ses troupes. Cette démarche sera-t-elle suffisante pour éviter de nouveaux incidents dans le futur ? C'est douteux, mais gardons tout de même espoir. Encore une fois, le fédéral n'a pas été en mesure de s'imposer dans l'organisation militaire où il devrait être le maître d'orchestre de toutes les prises de décision afin d'avoir accès finalement à ce milieu encore trop fermé et privé.

annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiant-tes et employé-es de McGill (avec carte) : \$4.65 par jour, \$4.10 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public : \$5.90 par jour, \$4.95 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS 7% et TVQ 6.5%). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

AIDE DEMANDÉE

Subjects Needed: Women studying at McGill for next 2 years to participate in Research study on "Persistent Human Papilloma Virus." Virus is linked with development of cervical cancer in some women. Financial incentive offered. For info, call: Gail Kelsall, Research Nurse, 398-2915/6926 e-mail: gailk@oncology.lan.mcgill.ca.

Earn \$100-\$200/day Master School of Bartending - bartending & table service. Complete placement agency. Leaders in the hospitality industry for 15 yrs. McGill rate 849-2828.

TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success To All Students
WordPerfect 5.1 Microsoft 97/lazer Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 29 years experience. \$1.50/D.S.P. 7 Days/week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638

SERVICES OFFERTS

Hockey/Concert Tickets
For sale. Florida Panthers Oct. 22, Chicago Blackhawks Oct. 27, and NY Islanders Oct. 29. Price only \$20.00 each. Also Sarah McLachlin and U2 concert tickets, great seats, prices vary. Call Joseph or James 766-0298 or 949-1661.

OBJETS PERDUS

Lost at luncheon of Sept. 30 at Faculty Club, McTavish St. between 11:30 and 2:00 pm a gold bracelet. Family heirloom. Reward. Please return to Laurent. Tel: 398-7719 / 425-6107.

A V I S

Période de remboursement du GRIP. 14 octobre-4 novembre. Toute étudiante voulant cesser d'être membre du GRIP pourra se présenter au 3647 rue Université, 13h00-17h00 (lundi au vendredi) pour demander un remboursement de \$3. Cette portion des frais scolaires contribuerait normalement à la recherche, l'éducation et l'action sur des sujets sociaux et environnementaux menés par les étudiante-s.

MISCELLANEOUS

Mt. Tremblant: Ski Club discount tickets available. \$12 off daily price. Call Chantal 935-6222.


PEEL PLAZA DELI

McGill Students
Peel Plaza Trio Special
Monday, Wednesday & Friday
Sandwich, drink & danish
for \$3.75 (tax incl.)

- Pastries
- Groceries
- Spanakopita
- Meats & Cheeses
- Beer & Wine

8 am-9 pm & Sundays
PEEL PLAZA BLDG.
3460 PEEL ST.
843-3053

LE DAILY
publicité 398-6790
DEP 1911



CKUT 90.3 FM-Radio McGill
will be hosting its

Annual General Meeting
Saturday 25 Oct. 97
@ Newman Centre
3484 Peel
(between Sherbrooke & Dr. Penfield)

10h-11h30
Panel Discussion
What is the relationship between the programmer and the listener?

13h-16h30
Station Reports.....Agenda

Elections* for the year 1997-1998
Board of Directors (2 positions available, at least one of which must be filled by a McGill Student)
Programming Committee (6 positions available: Block Français Rep., Music Rep., Spoken Word Rep., Community Rep., McGill Student Rep., Black Block Rep.)

Steering Committee (3 positions available: Music Rep., Spoken Word Rep., Production Rep.)

All are encouraged to attend.
For more information call 398-6788 or 398-6787.



Êtes-vous en première année?

ÉLECTIONS MCGILL ACCEPTE MAINTENANT LES NOMINATIONS À LA NOUVELLE ASSOCIATION DES ÉTUDIANT(E)S EN PREMIÈRE ANNÉE POUR LES POSTES SUIVANTS :

- Président(e)
- Vice-président(e) - affaires extérieures
- Vice-président(e) - finances
- Vice-président(e) - affaires intérieures
- Vice-président(e) - affaires universitaires

Les formulaires de nomination seront disponibles au bureau général de l'AEUM (au Centre universitaire William-Shatner) dès le 8 octobre 1997 à 9h00 jusqu'au 27 octobre 1997 à 17h00. La date limite pour la soumission de toutes nominations est le 27 octobre 1997 à 17h00.

Les jours de scrutin sont les 11, 12 et 13 novembre 1997. La vote par anticipation aura lieu le 6 novembre 1997. Vous pouvez rejoindre Élections McGill par téléphone au 398-8222, par télécopieur au 398-7490, ou en laissant un message au bureau général de l'AEUM.

Nous cherchons des
Secrétaires de scrutin
pour les 6, 11, 12 et 13 novembre

Les demandes d'emploi sont maintenant disponibles au bureau général de l'AEUM. La rémunération est encore à déterminer

Impliquez-Vous!

L'homme de tous les combats

JÉRÔME LUSSIER

Pour bon nombre de Québécois, le visage de Guy Bertrand est familier. Sa voix, par contre, l'est un peu moins. On entend parler de Guy Bertrand mais rarement l'entend-on parler, lui. Depuis près de trois ans, les médias se sont amusés à déformer ou à exagérer ses propos : la presse anglophone en a fait un Dieu, la presse francophone, un fou dangereux. Malheureusement, et comme c'est souvent le cas, dans le flot des erreurs on a perdu l'essentiel. Qui est donc Guy Bertrand ? Quel but, si étrange soit-il, poursuit cet avocat qui s'acharne contre les démarches souverainistes ? Et où se trouve l'intégrité de cet homme qui, dans les années 70, défendait les felquistes ? Voici donc le résultat d'une heure de conversation téléphonique animée, et ma foi fort agréable...

MDF: Pour commencer, j'aimerais vous poser une question qui est sur toutes les lèvres : À quelle intégrité pouvez-vous prétendre en tant que pourfendeur des séparatistes, vous qui, dans les années 70, défendiez la cause des felquistes ?

Il y a une chose qui m'a toujours guidé dans ma carrière d'avocat, et qui même était en moi avant que je devienne avocat : c'est la défense du plus faible contre l'oppression des forts. Je me souviens même qu'à quinze ans, j'avais défendu un employé qui avait accidentellement brûlé un moteur, contre mon père qui voulait le renvoyer. J'avais discuté avec lui, puis il avait décidé de le réembaucher par la suite. Et en effet par la suite ça ne s'est jamais démenti, j'ai toujours défendu le citoyen contre l'état, contre le pouvoir abusif des corps policiers, des grandes entreprises etc. J'ai eu la chance d'avoir, durant ma pratique, toutes les plus grandes causes à caractère social au Québec, que ce soit les expropriés de Mirabel, la cause des BPC de Baie Comeau, la cause du tunnel sous le fleuve contesté par des citoyens, la défense de personnes arrêtées dans une manifestation contre la Reine, et d'autres causes. Même quand j'ai défendu René Lévesque, qui avait été accusé de mentir à l'Assemblée Nationale... lui et moi étions comme le feu et l'eau au plan politique, mais il était certain qu'entre tous les avocats du Québec, il pouvait me faire confiance, que je ne le tromperais pas, que je ne le «crosserais» pas comme il avait dit à l'époque.

Donc, suivant votre raisonnement, vous défendez aujourd'hui le faible Canada contre le Québec tout-puissant...

C'est pas tout à fait fou ce que vous dites là, mais laissez-moi vous expliquer ! Tout a commencé lors du «putsch» qui a ramené Jacques Parizeau à la tête du PQ, après la démission de Pierre-Marc Johnson. À l'époque on m'avait même demandé de me présenter comme candidat, et Parizeau voulait que je sois ministre de la Justice. Mais j'ai eu peur de devenir dissident, parce qu'un ministre doit être complètement soumis à la ligne de parti et que je voulais garder mon indépendance. Puis, en parlant à plusieurs personnes au Bunker dans les mois qui ont suivi, je me suis aperçu qu'une véritable révolution se préparait. On voulait faire l'indépendance du Québec contre la volonté du peuple.

Le peuple du Québec ou celui du Canada ?

Le peuple du Québec. En même temps, j'ai commencé à remettre en question mes propres convictions politiques qui avaient toujours été du côté de la souveraineté «pure et dure». Un sondage venait de démontrer que seulement 37% de la population québécoise était en faveur de la souveraineté, et je me suis demandé si j'étais vraiment honnête avec moi-même : peut-être que même après 25 ans de lutte pour la souveraineté, la population n'était toujours pas intéressée ?

C'est donc dire qu'à cette époque vous avez commencé à défendre l'opinion de la majorité ?

Parlons plutôt en termes de forts et de faibles. Les forts, c'étaient ceux qui étaient au pouvoir : les 200 politiciens, leaders syndicaux, professeurs d'université et journalistes dont on entend parler depuis 25 ans. Ce sont eux - la minorité de l'élite nationaliste - qui se préparaient à imposer à tous leurs idées, à forcer la population à se plier à leur désir de pouvoir. Je le sais parce que je faisais partie de ces 200 personnes là pendant longtemps. C'est là que j'ai réalisé que ce serait encore les faibles, le travailleur, l'assisté social, le chômeur qui mangeraient de la merde pour satisfaire l'ambition personnelle des forts.

D'accord, mais dans ce cas n'était-ce pas les libérer de l'oppression du PQ pour mieux les opprimer sous le Canada anglais ?

Non. C'est vrai que j'ai écrit ça moi aussi, et que j'étais convaincu, à l'époque où on a fondé le PQ, que c'était le seul moyen de sauvegarder notre spécificité, notre langue et notre culture. Mais quand je me suis questionné sur le Québec, le Canada et la souveraineté, j'ai réalisé que dans le monde d'aujourd'hui, c'était «foufrou» de vouloir faire la souveraineté à tout prix. J'ai d'ailleurs écrit un mémoire pour la commission sur la souveraineté, où je proposais que l'on retienne cette option *seulement* si on jugeait que le Canada portait gravement atteinte à notre culture, notre langue et notre spécificité.

Mais n'est-ce pas précisément ce que vous reprochiez aux souverainistes «mous» en 1982, de s'être repliés derrière le beau risque et le livre bleu des revendications du Québec ?

J'admets qu'à l'époque j'étais plutôt borné. J'avais des oeillères, je ne voulais même pas entendre parler de l'autre côté de la médaille. La souveraineté était comme un but ultime, un projet divin que rien ne pouvait arrêter. Mais j'ai réalisé depuis qu'elle était imposée par les forts, la minorité qui détenait le pouvoir.

Mais par vos démarches visant à interdire la tenue de référendums, ne tentez-vous pas, à votre tour, d'imposer à la population une autre vision politique ?

Non. Je sais que c'est ce que les perroquets de l'information ont dit plusieurs fois, mais ce n'est pas ça. Je voulais empêcher la tenue d'un référendum décisif. Je n'ai rien contre la tenue d'un référendum consultatif, le juge l'a même écrit dans son rapport.

Mais laisser la population s'exprimer, sans lui accorder de pouvoir, revient presque au même...

Bon. Disons que sur le fond, je continue à défendre le citoyen. Moi-même je suis citoyen, j'ai des droits garantis par la constitution canadienne, et je trouve que la situation est tout-à-fait

inacceptable. Les citoyens sont complètement impuissants face à ce qu'on essaie de leur imposer. Je suis persuadé que ma démarche légale, quelle qu'en soit l'issue, aura un impact positif sur le débat. Depuis 25 ans, les séparatistes font croire au peuple que la souveraineté est légale, alors qu'elle ne l'est pas selon la constitution canadienne. Maintenant, rien n'empêche le Québec de se séparer, pourvu que les séparatistes appellent les choses par leur nom : c'est la révolution et le coup d'état qu'ils veulent. Tout ce que je veux, au fond, c'est informer le citoyen de la réalité des faits, ce que le PQ ne fait pas.

D'accord, mais pourquoi avoir choisi une démarche légale, coercitive par définition, plutôt que des moyens politiques, moins controversés et plus démocratiques ?

Trois choses : premièrement j'ai effectivement subi des pressions énormes pour la fondation d'un véritable parti fédéraliste canadien, orienté vers l'an 2000, et qui rétablirait la paix et le bonheur après 25 ans de contrôle péquiste au Québec. Mais je n'étais pas vraiment d'accord. Je pense que la politique est le véhicule par excellence des demi-vérités, et j'avais peur de tomber moi-même dans le jeu. Deuxièmement, il faut faire attention à l'emploi du mot «démocratie». Au Québec, il n'existe que la «démocratie péquiste», qui ne se préoccupe que de la volonté du «peuple québécois» sans se soucier de la volonté du peuple canadien résidant au Québec. Et troisièmement, c'est parce que l'action du PQ détruit les droits et libertés garantis par le Canada, et qu'on nous envie partout dans le monde. La vraie démocratie repose sur la primauté du droit, c'est ça qui est important. Les souverainistes ont le droit de véhiculer leur projet, mais tant qu'il repose sur la «démocratie péquiste», il brime considérablement mes droits en tant que Canadien.

Quel serait donc, selon vous, un projet vraiment démocratique ?

C'est comme on le propose à la cour suprême : une question claire et sans ambiguïtés, un large consensus qui vienne d'un projet réellement «vendu» à la population, et non imposé par des démarches frauduleuses et manipulatoires. Le Canada n'est pas une prison ! Tous les Canadiens sont prêts à accepter un message clair de la part des Québécois. Ce qu'ils refusent, c'est le mensonge péquiste. Quand on veut se séparer, il y a des règles. J'ai appris à me méfier de mes petits amis péquistes. Ils ont appris à haïr l'anglais, et je n'ai aucun doute que sous un Québec souverain, les droits des anglophones ne seraient pas respectés. Ce fut déjà le cas avec le projet de loi du Dr. Laurin (la loi 101).

«Les citoyens sont complètement impuissants face à ce qu'on essaie de leur imposer. Je suis persuadé que ma démarche légale, quelle qu'en soit l'issue, aura un impact positif sur le débat.»

Pour terminer, M. Bertrand, serait-il juste de dire que vos démarches constituent une sorte de Plan B, qui trouve son origine dans votre scepticisme face à la politique, et que tout deviendrait inutile dans l'éventualité de la création d'un vrai «parti de la vérité», qui présenterait les deux côtés la médaille ?

C'est vrai, c'est vrai que ça aiderait beaucoup et peut-être que ça deviendrait inutile, mais j'en suis pas sûr... Probablement que si c'était le cas, l'idée de faire ce que je fais ne me serait jamais venue. Mais aucun parti politique n'avertit le citoyen de l'illégalité du projet souverainiste, et personne ne se charge de défendre ses droits. C'est pourquoi j'ai senti le besoin de réagir.